

LA LETTRE

MARC S. MASSE

Du même auteur, aux Éditions des Falaises

Enquête sous les galets, 2019

L'Œil du guetteur, 2020

LA LETTRE

roman policier

Couverture de Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2020
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Préface

La Lettre de Marc Masse marie fort judicieusement et avec succès le roman avec l'histoire, vieille tradition littéraire très française dont les fruits ne sont jamais si beaux ni si appétissants que lorsque, paradoxalement, le lecteur parvient malgré tout à distinguer le vrai du romanesque.

C'est le cas de ce texte, du fait même de sa construction : une intrigue policière bien menée, s'entrelaçant subtilement avec un fait historique tout à fait avéré : la lettre, lettre totalement folle, par laquelle Henri IV, à l'insu de ses conseillers et à la consternation de ceux-ci lorsqu'ils l'apprirent, avait promis le mariage, au cas où elle lui donnerait un fils, à Henriette de Balsac d'Entragues, sa maîtresse.

La faiblesse du premier des Bourbons pour les femmes est bien connue. Elle concourt à le rendre sympathique car les Français sont toujours prompts à regarder les égarements de l'amour comme des marques d'humanité, qui suscitent chez eux, presque infailliblement, des élans de sympathie.

Henri IV fut sans doute le meilleur de nos rois, l'homme providentiel qui parvint à mettre fin à la pire des guerres civiles, provoquée – comme d'ailleurs tous les pires conflits fratricides –, par des motifs de religion. Depuis quinze siècles, en effet, les Français croyaient dans un même dieu et, soudain, ce dieu était brisé et devenait indéchiffrable : les uns croyaient à la présence réelle

du Christ dans l'hostie, les autres non. C'étaient deux visions qui ne pouvaient plus s'accorder ni se concilier. Les Français ne pouvaient plus s'entendre ni se comprendre. C'est alors qu'un homme providentiel parvint à les réconcilier, jouant le parti de l'unité, du pardon et de la reconstruction du royaume sur des bases qui plaçaient la religion au second plan. Par l'édit de Nantes – véritable préfiguration de toutes les constitutions du pays –, il parvint à contraindre les Français à vivre ensemble après avoir renoncé – ainsi qu'il aurait pu le faire aisément –, à régner sur la partie méridionale de la France qui lui appartenait en grande partie et où il pouvait s'appuyer sur un solide ancrage protestant... Après avoir surtout rallié les élites intellectuelles (les parlements, les intellectuels appelant la paix, tel Montaigne) au mot d'ordre génial et révolutionnaire qu'il avait fait sien depuis toujours : la croyance dans laquelle il était qu'on pouvait se sauver aussi bien dans l'une que dans l'autre religion.

Or, toute cette habileté et cette clairvoyance politique manqua d'être annihilée plusieurs fois par le goût immodéré qu'Henri avait pour la galanterie. Il en avait depuis longtemps donné des marques, quittant quelquefois le champ de bataille pour rejoindre une belle... Corisande ou quelque autre... Promettant à Gabrielle d'Estrées – celle qu'il aimait le plus longtemps et le plus fort –, de l'épouser et d'en faire la reine de France « avant la Quasimodo », alors qu'il était toujours marié à Marguerite de Navarre et que ses conseillers préparaient déjà le mariage avec Marie de Médicis. Gabrielle devait mourir à point, certainement empoisonnée par l'entourage proche du monarque, redoutant à juste titre les conséquences d'une telle promesse...

Avec Henriette, la plus intrigante, la plus ambitieuse de toutes ses maîtresses, de plus aux mains d'un clan redoutable – un père surtout, prêt à tout et d'un orgueil démoniaque –, Henri allait se surpasser.

Inconsolable pendant quelques jours du brusque trépas de Gabrielle (il fut quelques heures à dire et qu'il ne survivrait pas et qu'il voulait mourir), il n'en devait pas

moins mettre Henriette dans sa couche deux semaines plus tard. (« Un clou chasse l'autre », devait dire un prédicateur catholique outré).

Il devint aussitôt fou d'amour, d'où la fameuse lettre qui promettait de la faire reine si elle lui donnait un héritier... Et toujours avec les mêmes empêchements : le roi toujours marié, son divorce conditionné par Rome au remariage avec une Médicis...

Le récit de Marc Masse, en reprenant très habilement les tribulations de ce très imprudent gage d'amour, cause de complots et de prises d'armes qui auraient pu avoir des conséquences redoutables si le roi n'avait pas eu d'habiles conseillers pour démêler pareil écheveau, se ponctue non moins judicieusement d'une intrigue policière contemporaine qui redonne à cette *Lettre* toute la violence explosive qu'elle aurait pu avoir si Henri IV n'avait pas eu la chance qui lui avait toujours souri, mais aussi les habiles conseillers qui, dans ses fréquents moments de délire érotique, firent sa meilleure sauvegarde.

Jean-Paul Desprat

Jean-Paul Desprat, docteur en droit (histoire des institutions) est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, de biographies et de romans historiques à succès. Spécialiste d'Henri IV, il est auteur entre autres des *Bâtards d'Henri IV* et *Henri IV roi de cœur*. Il est membre de plusieurs jurys de prix littéraires dont le prix Historia et le Grand Prix de l'Histoire de Paris. Il participe à des émissions telles que *Le Fil de l'Histoire* sur France-Inter, *Secrets d'Histoire* et *L'Ombre d'un Doute* à la télévision.

Prologue

C'est un habitant de l'immeuble qui découvrit le corps dans la courette intérieure en milieu d'après-midi. Le cadavre n'était pas beau à voir et avant de vomir au-dessus d'une grille d'évacuation des eaux pluviales, il eut le temps d'appeler le 17.

Le SAMU et la police arrivèrent en même temps.

– Fractures multiples provoquées par un choc violent, écrasement du thorax, c'est l'enfoncement de la boîte crânienne qui a causé la mort, constata le médecin après avoir examiné la victime.

Les policiers levèrent le nez vers les étages.

– Il a dû tomber de là-haut.

– Très probable, confirma le médecin.

On n'avait pas encore recouvert le corps. Les rares personnes présentes, autres que les pompiers et les policiers, se tenaient à distance, peu enclines à constater les dégâts que la gravité peut causer aux humains. Toutefois, un locataire de l'immeuble, moins effrayé ou désireux de faire son devoir de citoyen, s'approcha.

– Je le reconnais, surtout à ses vêtements. C'est monsieur Ledoux, il habite au cinquième.

– Allons vérifier.

Quelqu'un donna l'adresse du syndic dont le bureau se trouvait tout proche dans le quartier. On alla le chercher. Il possédait un double des clés, ce qui évita de fracturer la porte.

Le cinquième, avec ascenseur, c'était le sommet de l'immeuble, l'étage au mètre carré le plus coûteux, là où l'on disposait d'un balcon. A l'intérieur de l'appartement flottait un léger parfum de désodorisant mais aussi de poussière, celle respectable émanant d'objets anciens et de vieux grimoires. L'ordre régnait sur l'ensemble des pièces, preuve visible d'un esprit méthodique et d'une existence solitaire. Ici pas d'épingles à cheveux égarées sur un coussin, pas de mouchoir en tissu marqué d'une empreinte de rouge à lèvres, oublié dans un coin, pas de sac à main posé sur une chaise et encore moins d'effluve de parfum ou d'odeur de fond de teint. Aucune femme, à moins qu'elle ne soit de ménage, n'avait fréquenté cet endroit depuis longtemps, c'était un antre de célibataire chronique ou de veuf endurci. On apprit par la suite que l'entretien et le nettoyage étaient confiés à une entreprise prestataire de services. Dans le séjour les chaises s'alignaient autour de la table, sur laquelle ne trônait qu'un journal plié avec soin. Dans la cuisine pas de vaisselle sale marinant dans l'évier ; hormis une tasse et une cuillère, elle occupait en piles de diamètres croissants et homogènes l'intérieur des placards. Ainsi des ingrédients, classés par nature : conserves, produits secs, boîtes aux contenus divers, dans des tiroirs au sein d'un ensemble fonctionnel plaqué en bois imitation tek. A l'intérieur du réfrigérateur, les policiers auraient découvert, s'il l'avait ouvert, une plaquette de beurre entamée, du lait, un steak haché et deux tranches de jambon sous blister, pas de quoi fouetter l'imagination d'un enquêteur. Ce qui les aurait sans doute dissuadés de visiter le bureau occupé par des vitrines remplies d'objets ou d'aller dans la chambre où ils n'auraient trouvé que la traditionnelle armoire contenant des vêtements suspendus en parallèle et le linge habituel dans les tiroirs.

En fait, les policiers et ceux qui les accompagnaient ne franchirent pas la limite du séjour où ils notèrent aussitôt un détail anormal, essentiellement parce qu'ils le cherchaient : la porte du balcon grande ouverte.

Un des policiers se pencha et aperçut, juste en dessous, le corps maintenant recouvert d'une couverture.

– Il est bien tombé d'ici.

– Accident ? demanda l'employé du syndic.

– Suicide c'est le plus probable. Le garde-corps arrive à hauteur de la poitrine, impossible de tomber sans l'enjamber volontairement.

Ils ne trouvèrent pas de lettre confirmant cette hypothèse. Rien d'étonnant à cela, quand on met fin à ses jours on n'éprouve pas toujours le besoin d'en donner la raison : déprime, maladie, « burn-out » ou chagrin d'amour. Vu l'âge du défunt, cette dernière éventualité semblait peu vraisemblable, on pouvait aussi écarter le stress dû au surmenage pour un individu à la retraite, parmi toutes les explications possibles, seul le suicide restait en lice. Pour les policiers présents ce jour-là, peu importait le motif, la thèse du suicide ne faisait pas de doute.

C'est ce qu'ils consignèrent dans leur rapport. La mort ne fut pas jugée suspecte, l'affaire fut rapidement classée. S'il y avait eu une autopsie, elle aurait révélé que le décès remontait à environ deux heures.

Première Partie

Chapitre 1

Arques, 21 septembre 1589, 6h00 du matin

Henri IV est préoccupé, mais il n'en montre rien.

De la même manière qu'il se comporte en amour, instinctif et irréfléchi, dans le feu de l'action le roi peut oublier toute prudence et se ruer dans la bataille sans souci du danger et risquer sa vie. C'est d'ailleurs ainsi qu'il galvanise ses troupes. Mais quand il s'agit de conduire la guerre, il sait agir en stratège, analyser avec lucidité les données et concevoir des plans. Aujourd'hui, il n'ignore pas qu'il se trouve en mauvaise posture. Tout roi de France qu'il est, d'ailleurs jugé illégitime par une partie importante de ses sujets, il a moins d'argent dans ses coffres qu'un marchand prospère de Paris ou de Rouen. Voilà pourquoi il n'a pas de quoi payer des troupes en nombre suffisant, il ne dispose que de 6 000 hommes dont il n'est même pas certain de pouvoir assurer la solde. La reine d'Angleterre, Elisabeth, a promis de lui envoyer des renforts et de l'argent, mais il reste sans nouvelles et se demande si elle tiendra sa promesse.

L'ennemi est sur ses traces, bien disposé à livrer bataille. Henri n'a guère le choix, il va devoir faire avec ce dont il dispose.

Ses généraux ne cachent pas leur inquiétude et lui conseillent la prudence.

— Nous ne sommes pas de taille à affronter l'adversaire.

On lui emmène un prisonnier, le comte de Belin, sous-gouverneur de Paris, un noble envoyé par Mayenne en reconnaissance.

— Le duc, dit celui-ci, disposera dans deux heures de plus de 20 000 hommes de pied et de 2 000 chevaux.

Il regarde autour de lui et ajoute :

— Je ne vois pas là de forces suffisantes pour lui résister.

— Vous ne les voyez pas toutes, lui répond Henri, car vous ne comptez pas Dieu ni le bon droit qui m'assistent.

Le roi compte en effet sur sa bonne étoile, mais elle ne suffira pas à arrêter Mayenne qui ne va pas tarder à arriver avec la plus grande partie de ses 35 000 hommes, composés des milices des ligueurs et de troupes espagnoles.

Auto-proclamé « Lieutenant Général du royaume de France », il a annoncé qu'il allait ramener Henri de Bourbon « bien ligoté » à Paris et ne doute pas du succès.

Le roi n'a pas l'intention de lui donner satisfaction. En large infériorité numérique, il a écarté l'idée de le rencontrer en rase campagne.

Il a été bien accueilli à Dieppe où le gouverneur, Aymar de Chastes, lui a ouvert les portes.

« Ce jour est le premier où je goûte le plaisir d'être roi de France » lui a-t-il dit.

Pourtant, Henri n'envisage pas de se retrancher dans cette ville. Elle a l'avantage d'être ouverte sur la mer d'où les renforts doivent arriver, il l'espère, mais entourée de hauteurs d'où on peut la tenir sous le feu des canons, elle n'est pas un lieu propice pour soutenir un siège. Il a donc cherché un endroit lui donnant plus d'avantages défensifs pour recevoir l'ennemi. Son choix s'est porté sur le village d'Arques. Il est situé au pied d'une colline surplombée d'un château. Une petite rivière, la Béthune, traverse le bourg. A droite, un ruisseau assez profond se jette dans la rivière après avoir longé le village de Martin-Eglise situé à un quart de lieue d'Arques. Un coteau borde plus loin la droite, surmonté d'une végétation d'arbres et de buissons assez dense pour contrarier la progression de cavaliers.

Située entre les deux villages, il a repéré une ancienne chapelle ou maladrerie, qui lui a semblé constituer un

excellent point d'appui. Il a ordonné d'y creuser un fossé joignant la chapelle à la colline. Au sommet de celle-ci, il a fait installer une batterie de pièces de canons. Le retranchement est défendu par un régiment d'infanterie et un détachement de lansquenets.

Henri a placé le gros de son armée dans la plaine entre Arques et la chapelle. Au pied de la colline, se trouve un second retranchement avec des redoutes et huit pièces d'artillerie. Le tout est dominé et protégé par le château d'Arques et son canon.

Mais au lieu de se diriger directement vers Arques, sans doute informée des dispositions défensives prises par le roi, l'armée ennemie a bifurqué, passé la Béthune au large et s'est arrêtée à Martin-Eglise, une position lui permettant d'attaquer à la fois les troupes d'Henri à Arques du côté de la rivière et le faubourg de Dieppe, surnommé le Pollet, dont une partie domine la ville à l'Est.

Préoccupé par cette menace, Henri s'est rendu sur les lieux, il en a fait barricader les accès et y a placé le comte de Châtillon, François de Coligny, fils de l'amiral assassiné durant la Saint-Barthélémy, avec 900 hommes.

Trois jours se sont écoulés depuis l'arrivée de Mayenne à Martin-Eglise sans qu'il ne se passe rien. Enfin, le duc s'est décidé à marcher sur Dieppe avec la majeure partie de ses effectifs. Mais stoppé au Pollet par une vive résistance, il est revenu à son point de départ et a regroupé son armée pour attaquer Arques.

Les royalistes se préparent à recevoir l'assaut.

Chapitre 2

Le roi a mangé de bon matin avec ses troupes et maintenant tout le monde attend l'arrivée de l'ennemi. Les dispositions prises ne suffisent pas à le rassurer car il règne un épais brouillard qui, s'il persiste, va limiter l'usage des canons. Or c'est l'un des points forts de ses huguenots qui disposent de pièces mobiles leur conférant un avantage sur l'adversaire.

Henri a placé 800 Suisses dans le bâtiment, fait border le retranchement par 500 lansquenets soutenus par deux régiments de fantassins.

La bataille s'engage enfin vers 10h00.

Les combats sont violents et les pertes importantes, sans qu'aucune des parties prenne l'avantage. Ne parvenant pas à s'emparer de la maladrerie, les lansquenets des ligueurs abandonnent leurs signes de reconnaissance et approchent en criant « Vive le roi » comme s'ils changeaient de camp. Trompés, les soldats d'Henri les laissent avancer et s'aperçoivent trop tard du subterfuge. Ils sont décimés et doivent battre en retraite en désordre.

Voyant la situation, le maréchal de Biron parvient à regrouper les fuyards.

Pendant ce temps, la situation n'est pas meilleure dans la plaine. Une charge de 800 cavaliers de Mayenne est d'abord stoppée mais une nouvelle attaque, forte cette fois de 2 000 chevaux, bouscule les maigres défenses qu'ils rencontrent.

Henri IV n'hésite pas, il se précipite à la rescousse avec une troupe de 300 cavaliers qui est balayée à son tour et reflue.

Le roi roule à terre, son cheval tué sous lui. Entre-temps les royalistes ont reculé. Ils ne savent où dresser leur ligne de défense car ils sont sous le feu des ligueurs qui ont pris la maladrerie.

Henri IV se relève, indemne, mais se retrouve isolé et, s'en apercevant, plusieurs soldats ennemis se dirigent vers lui. Qu'ils le capturent vivant ou mort, ils seront largement récompensés par le duc de Mayenne.

Deux d'entre eux abandonnent leurs piques et, l'épée à la main, se précipitent vers Henri qui a juste le temps de tirer une courte épée pour leur résister. Un noble ligueur accourt, on le reconnaît car il porte les couleurs de Mayenne, blanche aux fleurs de lys noires. Il est magnifiquement accoutré et veut lui aussi faire le roi prisonnier. Il écarte les piétons avec son cheval.

Biron, qui a lui-même été jeté à bas de sa monture, aperçoit la scène, mais il est trop loin pour intervenir et est occupé à rassembler ses troupes en fuite.

Heureusement, les Suisses tiennent bon. Un parti de cavaliers envoyés par Mayenne pour les contourner s'enlise dans les marais.

A cet instant critique surgissent des arquebusiers accourus de Dieppe avec Châtillon.

Dans la plaine, certains ont vu le danger qui menace leur souverain. Un des combattants des compagnies bourgeoises, nouvellement formées, fournies par le gouverneur de Dieppe pour renforcer la maigre armée du roi, n'écoutant que son courage, se précipite brandissant sa courte pique et s'interpose. Le noble ligueur, surpris par cet adversaire inattendu, marque une hésitation. Elle est suffisante pour que le roi se mette hors de portée. Une poignée de fidèles accourt et forme un rideau devant lui. Le cavalier ligueur lance un cri de rage avant de tourner bride et de regagner ses lignes.

On amène un autre cheval à Henri. Il traverse le champ de bataille pour galvaniser ses troupes, un instant sur le

point de céder. Entre-temps, les 500 hommes de Châtillon tombent sur l'ennemi, se joignent aux éléments rassemblés par Biron et reprennent la maladrerie.

Mais Henri est encore bien seul, ce n'est pas avec ceux qui l'entourent qu'il va pouvoir forcer la décision.

— Eh quoi, s'écrie-t-il, n'y aurait-il pas dans toute la France cinquante gentilshommes qui aient assez de résolution pour mourir avec leur roi ?

— Courage, Sire, lui lance Châtillon, nous voici prêts à mourir pour vous.

Il accourt avec ses hommes et disperse les escadrons des ligueurs qui résistaient encore.

Dans le même temps, le brouillard se dissipe enfin et les canons huguenots peuvent donner sur les assaillants leur causant de grands dommages. Les ligueurs découragés reculent en désordre et battent en retraite. Ils se retirent et regagnent leur position de départ à Martin-Eglise. Ils ont été repoussés plus que vaincus mais leur moral est atteint. Ce n'est pas la victoire attendue.

La nouvelle arrive que les bateaux transportant les renforts anglais tant espérés sont en vue de Dieppe, plus de 5 000 hommes qui vont mettre trois jours à débarquer. Mais peu importe, ça suffit pour convaincre Mayenne d'abandonner la partie.

— Grand merci, dit le roi à Biron et Châtillon, grâce à vous la journée s'achève mieux qu'elle n'a commencé.

Puis à cet instant, il s'interrompt.

— Mais au fait, qui est ce soldat qui m'a tiré d'un si mauvais pas ?

— Il n'est pas de mes troupes, répond Biron. Je vais m'en enquérir.

Il interroge un de ses capitaines.

— Je ne le connais pas, messire, il doit faire partie des gens recrutés sur place.

— Qu'on demande à monsieur de Chastes.

— Il est encore dans sa ville.

— Alors à un des capitaines de ces compagnies.

On envoya un officier s'enquérir. Il revint quelques instants plus tard avec un certain Blondel.

— Oui, Sire, dit fièrement celui-ci, c'est un des volontaires de ma compagnie.

— Va le chercher.

L'homme disparaît, circulant parmi les troupes en train de se rassembler, comptant leurs morts et leurs blessés, et pour certaines, poussant leurs prisonniers.

Une dizaine de minutes plus tard, il est de retour, suivi d'un jeune homme dont la tenue est crottée. Il n'a pas de cuirasse ni de casque, seulement un bonnet. Seule la pique qu'il tient encore à la main montre qu'il a participé à la bataille.

— Approche, dit le roi.

Il obéit et grâce aux torches, on distingue son visage. C'est celui d'un adolescent qui ne doit pas avoir plus de quinze ans.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jonas Asselin, Sire, répond-il d'une voix timide.